

LES ÉTRANGES SOEURS WILCOX

FABRICE COLIN



3. LES MASQUES DE SANG

Extrait de la publication

GALLIMARD JEUNESSE

LES
ÉTRANGES
SŒURS
WILCOX

FABRICE COLIN

TOME 3

LES

MASQUES

DE

SANG

GALLIMARD JEUNESSE

Thierry G., Marie L., Anne-Sophie B. et l'inoxydable G@arp se sont, chacun à leur manière, penchés avec diligence sur le berceau de ce troisième tome.

Grâce soit ici rendue à leurs efforts.

Ce livre est par ailleurs dédié aux enfants de parents qui, comme moi, travaillent parfois un peu trop, mais toujours pour la bonne cause : Alice, Nathan, le Martin de Marion, la Zélie de Cécile et la Mathilde d'Oliver.

Sans vous, nous ne serions pas grand-chose.



RÉSUMÉ DU DEUXIÈME TOME

Enlevée par Bram Stoker, que la Golden Dawn tient encore sous sa coupe, Amber Wilcox se réveille à bord d'un paquebot en partance pour New York. Surveillée là-bas par le redoutable Lord Ciceley, chargé par le comte Dracula de retrouver Rebecca (et le fragment du Venefactor qu'elle était censée rapporter), la jeune fille parvient heureusement à s'échapper. Lucy de Rasmussen, vieille aristocrate de Manhattan connaissant les garous de Central Park, la prend alors sous sa protection.

Dans le même temps, Luna est chargée par Elizabeth Báthory, toujours en torpeur, de mettre un terme aux agissements d'un conseiller du maire de Liverpool de mèche avec les Drakul, et sur le point de prendre le contrôle des usines d'eth'r pour le compte de ces derniers. Sa route croise notamment celle de Wilfred Garrison, jeune garçon de bonne volonté, qu'elle charge de prévenir Holmes de son absence.

Poursuivie par la redoutable Sekhmet, vampire antédiluvienne réveillée par le fragment du Venefactor reçu de Rebecca, Amber parvient à revenir en Europe, sans Stoker mais avec la

LES ÉTRANGES SŒURS WILCOX

duchesse. À Édimbourg, chez Doyle, elle retrouve Holmes, sa sœur et les trois Invisibles.

Grâce à Luna, les projets des Drakul à Liverpool ont échoué. Enfin réunies, les deux sœurs apprennent qu'un sang féérique coule dans leurs veines. Hélas! Au moment le plus inattendu, James Blackwood se révèle un traître de la pire engeance. Enlevant Doyle et s'emparant du fragment du Venefactor, il s'apprête à gagner le continent, où Dracula doit le rejoindre – sans se douter que Sekhmet est à ses trousses.

The word "PROLOGUE" is centered within a decorative, black scrollwork frame. The frame features ornate flourishes on the sides and a central oval element at the bottom, resembling a stylized eye or a decorative mirror. The text is in a classic, serif font.

C'était un soir de neige comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Londres frissonnait, étourdie par la tempête, et les traces des passants, à peine dessinées sur les trottoirs, s'effaçaient tels les mots d'un poème d'enfant. Jamais l'hiver n'avait paru aussi cruel, et jamais aussi délectable, pour le jeune garçon, la perspective de demeurer cette nuit dans sa chambre sous les toits avec une histoire pour seule compagnie.

« Le fantôme étendit un moment sa sombre robe devant lui comme une aile, puis, la repliant, lui fit voir une chambre éclairée par la lumière du jour, où se trouvaient une mère et ses enfants. »

Heureux, le jeune garçon referma son livre: *Un chant de Noël*, Charles Dickens. Ailleurs, loin sur l'océan, celle à qui son destin serait un jour lié aurait pu découvrir ces lignes elle aussi, et frémir d'un même plaisir, si des larmes ne l'avaient empêchée de poursuivre sa lecture; mais cela, évidemment, Wilfred Garrison l'ignorait – tout comme il ignorait encore, en cet instant, l'existence de ladite jeune fille.

Le tintement de la sonnette le fit sursauter. Qui pouvait donc leur rendre visite à une heure aussi tardive ?

Sanglé dans sa robe de chambre, au rez-de-chaussée, son père avait déjà ouvert. Deux hommes impassibles se tenaient devant lui. L'un dépassait l'autre de deux têtes. Perry Garrison gratta sa joue mal rasée.

– Allons bon. Je pensais que nous nous étions tout dit.

Le premier individu, un petit personnage au visage grêlé, tripotait son haut-de-forme avec nervosité. Sa voix était étonnamment grave.

– Votre version comporte des zones d'ombre, monsieur Garrison. Des questions demeurent en suspens.

– Nous aimerions vous croire, renchérit l'autre en secouant son ample pardessus, constellé de flocons. Mais les premiers éléments de l'enquête nous incitent à penser que vous avez omis certains détails.

– Les premiers éléments de l'enquête ?

– Des traces, reprit son comparse. Des traces dans le tunnel menant à votre demeure. Vous commettriez une grave erreur en sous-estimant l'importance de notre mission.

Perry Garrison ôta son bonnet de nuit et ferma les yeux.

– Il est tard. Vos insinuations me fatiguent. De quoi m'accusez-vous, au juste ? D'avoir enlevé votre chef ?

Le grand homme émit une sorte de hoquet.

– Grands dieux, non ! Mais la comtesse Báthory a disparu, c'est un fait. Nous savons qu'elle était plongée dans un profond coma, et nous tenons pour certain qu'elle n'a pu quitter la crypte de son propre chef. Quelqu'un a récemment emprunté le passage secret menant à elle, passage dont vous

possédez la clé. Quelle conclusion en tireriez-vous à notre place ?

– Je ne suis pas à votre place.

Le petit homme sortit un porte-cartes de sa poche, qu'il ouvrit d'un claquement.

– Il en va de la sécurité de la Couronne, monsieur Garrison. Votre coopération est à ce titre essentielle ; ceux qui ne travaillent pas avec nous travaillent *contre* nous. Je suis persuadé que vous me comprenez. Contactez-nous si un détail vous revient.

Perry Garrison glissa la carte dans la poche de sa robe de chambre. Le petit homme remit son chapeau et le plus grand, portant un doigt à son revers, descendit deux marches à reculons. Les deux acolytes étaient maintenant au même niveau.

– Il serait appréciable, monsieur Garrison, que vous recouvriez la mémoire. Cette affaire possède des ramifications que vous ne soupçonnez pas.

L'intéressé acquiesça puis referma la porte sur eux. Dans l'escalier, derrière lui, une ombre s'était figée. Le maître des lieux ne la vit pas. Il entra dans la cuisine où l'attendait sa femme.

– C'était eux, n'est-ce pas ?

Perry Garrison se laissa tomber sur une chaise. Son visage était fermé.

– Ils ont des doutes, lâcha-t-il. S'ils apprennent que j'ai laissé partir cette Luna avec leur fichue comtesse, s'ils comprennent ce que j'ai fait...

S'étant assise à son tour, sa femme prit ses mains dans les siennes.

– Arrête avec ça. Ils n'apprendront rien. Quelles preuves ont-ils ?

Perry Garrison allait répliquer quand un grincement le coupa. L'homme et la femme se dévisagèrent.

– Qu'est-ce que c'était ? demanda l'homme. As-tu fermé la porte du hangar ?

Son épouse se releva sans bruit.

– Je vais aller voir.

Mais il n'y avait plus rien à regarder. Son fils Wilfred s'était élancé dans la neige à la poursuite du fiacre qui emportait les deux visiteurs.

À l'approche de Regent Street et de sa circulation, l'attelage marqua une halte. Le jeune garçon se hissa sur le marchepied. La seconde d'après, le cocher fouettait son cheval et la voiture repartait.

Wilfred ferma les yeux et s'accrocha à son arceau, le visage cinglé par la tempête. Le fer était gelé mais il tenait bon.

L'attelage descendit Regent Street, longeant les hautes façades. Déjà, les deux sillons qu'il laissait dans la neige s'atténuèrent. Il obliqua vers Soho *via* Brewer Street et le monde devint plus sombre. Enfin, il s'arrêta.

Sautant à terre, le jeune garçon s'éloigna et attendit que le cocher aide les deux hommes à descendre. Une brève discussion s'ensuivit, puis les deux hommes rejoignirent un pub tout proche, dont ils poussèrent la porte. *The Black Swan*, indiquait l'enseigne en ferraille.

Wilfred compta mentalement jusqu'à vingt avant d'entrer à son tour. Banquettes rapiécées, cuivres ternis, lambris délabrés – l'endroit empestait la sueur et la fumée, mais les deux hommes n'étaient nulle part. Des regards méfiants se braquèrent sur le nouveau venu.

— Où est-ce que tu crois être ?

Derrière son comptoir, le patron le lorgnait d'un air mauvais en essuyant des verres. Balbutiant une excuse, le jeune garçon tourna les talons.

De retour sur le trottoir, il leva les yeux et boutonna son gilet de cuir. Des millions de flocons tourbillonnaient dans le halo jaunâtre d'un réverbère. Soudain, de l'impasse adjacente, un jeune homme surgit, vêtu d'un manteau fourré. Il faisait sauter une clé dans sa main gantée. Wilfred, qui le suivait des yeux, le vit enfouir la clé dans sa poche. Il lui emboîta le pas sur-le-champ.

Pendant une demi-minute, il se borna à le suivre à distance. Puis, d'un coup, il le dépassa, non sans le bousculer légèrement.

— Hé !

— Désolé.

Wilfred prit la première rue qui se présentait et se plaqua dans un renforcement de porte. L'autre poursuivit sa route. Il ne se doutait de rien.

Le jeune garçon attendit encore, avant de revenir sur ses pas en inspectant la clé qu'il venait de lui dérober. Une porte de fer se découpait dans l'impasse. Il la déverrouilla, et s'engagea dans l'escalier qui descendait. Une seconde porte était restée entrebâillée au bas des marches. Des voix s'en échappaient, qu'il distinguait parfaitement :

— Est-ce à dire, faisait l'une d'elles, que vous êtes prêts à remettre en question les termes de notre accord ?

Le petit homme au visage grêlé ! Wilfred en aurait mis sa main à couper.

— Le sort de la comtesse, répondit une deuxième voix, n'est

plus une priorité à nos yeux. Vous savez comme moi qu'un mandat d'arrêt a été lancé à l'encontre des Invisibles et de leurs comparses, Sherlock Holmes compris. Il en va de la sécurité de la Couronne.

– Et les jeunes filles ?

– Il nous faut les appréhender. Sans heurt, de préférence. Le fait est qu'elles représentent une menace plus que sérieuse, Blackwood nous l'a confirmé. Leur jeune âge ne change rien à l'affaire. N'oublions pas qu'elles appartiennent à l'engeance que nous combattons.

– J'aimerais discuter avec Blackwood.

– Vous n'êtes pas le seul. Mais nous ne savons pas où il se trouve.

– Dans ce cas, peut-être qu'une entrevue avec Monro...

– Scotland Yard n'est pas disposé à coopérer avec vous, Warleigh. Je vous le répète : Elizabeth Báthory est votre problème, pas le nôtre, et nous ne pouvons nous permettre d'attendre son retour éventuel pour passer à l'action. Rien, du reste, ne nous y contraint.

Un poing tomba sur la table.

– Avez-vous oublié les services qui nous vous avons rendus ? Sans la comtesse, il y a bien longtemps que les Invisibles auraient été décimés.

– Et sans les Invisibles, il y a bien longtemps que nous aurions réglé la question des vampires.

Une chaise racla furieusement le sol.

– Cette fois, Johnson, vous dépassez les bornes.

– Calmez-vous.

– Me calmer ? Votre attitude est inqualifiable, et vous pou-

vez être certain que nous allons en référer aux autorités compétentes.

— À votre guise.

Des pas se firent entendre, qui se rapprochaient. Précipitamment, Wilfred remonta les marches. Pas assez vite.

— Par tous les diables, quelqu'un nous espionnait. Hé, halte-là!

Affolé, Wilfred sortit en trombe. La neige l'aveuglait. Jaillissant de la ruelle, il bifurqua vers Regent Street.

Bousculant des passants, il traversa une rue, tomba, se releva aussitôt.

— Là!

Ses poursuivants l'avaient repéré. De justesse, il évita un fiacre. Puis il courut tout droit. Des pensées désordonnées traversaient son esprit. La promesse qu'il avait faite à Luna, avant qu'elle ne s'enferme dans sa chambre et ne prenne congé de lui, continuait de l'obséder: «Je vais te donner une adresse, sur Holland Park Avenue. Les gens qui habitent là-bas sont mes amis. Je voudrais que tu ailles les voir et que tu leur dises que je vais bien. Que je rentrerai sans tarder.»

Wilfred s'était rendu à Holland Park Avenue, quelques jours auparavant, mais il y avait trouvé porte close. Il y était retourné le lendemain, et le surlendemain encore, sans plus de résultat. À sa quatrième visite, il s'était décidé à sonner chez les voisins. La maîtresse de maison l'avait reçu avec froideur; rien à attendre de ce côté. Alors, il avait tenté sa chance auprès de la petite servante qu'il avait vue sortir la veille. Patientant jusqu'au soir, il l'avait suivie tandis qu'elle remontait vers Kensington d'un pas pressé, et avait trouvé le cran de l'aborder. «S'il vous plaît? Juste quelques mots.» Son air gauche l'avait charmée; son astuce

avait fait le reste. D'abord réticente, elle avait fini par se laisser convaincre. Les occupants de la maison voisine avaient quitté les lieux : voilà ce qu'elle lui avait révélé, et il avait accusé le coup, au début, avant qu'elle ne mentionne le nom de Sherlock Holmes. Holmes, l'ancien détective ? En était-elle sûre ? Elle l'avait considéré avec une expression déçue. « J'ai beau être une servante, avait-elle rétorqué, je ne suis pas sottre. J'ai lu les journaux, et même un livre de Conan Doyle, une fois. » Elle avait hâté le pas ; il n'avait pas eu le temps de la remercier. À présent, la neige voletait sous ses pieds, et le jeune garçon se perdait en conjectures. Quel lien pouvait donc unir Holmes à la comtesse Báthory ? Et quelle place Luna pouvait-elle occuper dans ce ténébreux jeu d'alliances ?

Avisant la façade d'un théâtre, Wilfred se faufila parmi les spectateurs et s'arrêta dans le hall. C'était l'heure de la sortie. Un ouvrier s'avança.

– Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Ce n'est pas un endroit pour toi.

– Je cherche mon oncle.

– Ton oncle ?

Debout sur la pointe des pieds, le jeune garçon regarda ses poursuivants passer en trombe. Se grattant la nuque, il offrit un sourire idiot à l'ouvrier.

– Il m'avait donné rendez-vous ici. Je pensais...

L'homme l'attrapa par le collet.

– Tu es venu chaparder, hein ! Je vais te dire, moi, comment on traite les malandrins dans ton genre !

Il le traîna vers la sortie. Wilfred feignit de se débattre.

– Je vous assure...

Il trébucha sur les marches, devant un groupe de spectateurs en discussion. Un homme à barbe blanche le retint par le bras. Une bienveillance sévère se lisait sur son visage.

– Et alors, mon garçon ? Veux-tu te rompre les os ?

Wilfred bredouilla une excuse et repartit vers le nord. Il longea des entrepôts de meubles, une manufacture d'instruments de musique, une fabrique de porcelaine, tous plongés dans l'obscurité ou fermés d'un rideau de fer. Ses poursuivants avaient perdu sa trace.

Quelques lumières brillaient encore aux carreaux dépolis des dernières tavernes ouvertes. Un silence blanchi ouatait les trottoirs. Le quartier, peu à peu, se vidait de sa substance. La neige recouvrait tout.

Wilfred Garrison s'efforçait de rassembler ses pensées. Ses poursuivants avaient-ils vu son visage ? Il n'en aurait pas mis sa main au feu mais c'était une possibilité. Rentrer chez lui comportait donc un risque, du moins pour les jours à venir. Pas question d'attirer à sa famille des ennuis inutiles. Bah, il possédait une poignée d'amis à Islington, d'anciens compagnons d'infortune, des garçons de confiance qui pourraient l'héberger un jour ou deux sans lui poser de questions. Il allait les trouver dès ce soir et prévenir sa famille de là-bas. Après quoi, décida-t-il, il rédigerait une lettre à l'intention de Sherlock Holmes.

Son ventre se noua. Ses relations avec ses parents, ces derniers temps, étaient marquées par d'incessantes querelles. On lui reprochait ses imprudences, ses étourderies, son manque d'implication dans les affaires familiales. Cette aventure arrivait à la fois au pire et au meilleur moment.

LES ÉTRANGES SŒURS WILCOX

Naturellement, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait écrire dans sa lettre au fameux détective et des incroyables conséquences qui ne tarderaient pas à en découler. Venise, Alexandrie, Buenos Aires, l'Antarctique... Comment aurait-il pu se figurer le périple qui l'attendait? Comment aurait-il pu imaginer les dangers innombrables auxquels il serait confronté, et la force qui lui permettrait de les surmonter?

Oui, Wilfred Garrison allait frôler la mort plus d'une fois, échapper à des crocs et à des griffes avides, contempler des êtres et des lieux que nul être humain n'avait contemplés avant lui. En attendant, innocent et songeur, il cheminait dans les méandres de la ville-labyrinthe parmi les bourrasques glacées, songeant à Charles Dickens, à une jeune fille trop pâle, et aux aventures d'un certain détective qui deviendrait un jour – mais cela non plus, il n'aurait pu le deviner – l'ami le plus cher qu'il posséderait en ce monde.



TERREURS

C'était l'un de ces soirs où les vampires avaient décidé d'être humains. S'agissait-il d'un jeu, de l'un de ces paris étranges qu'ils se lançaient parfois lorsque l'ennui et la cruauté, sa sœur secrète, s'invitaient dans leurs existences sans horizon ? Peut-être, au fond, étaient-ils les derniers à pouvoir le dire.

Ils se tenaient là, autour de la longue table dressée, ils bavardaient joyeusement aux côtés des dignitaires, des prélats et des duchesses, et leurs yeux brillaient d'un mélange d'amusement et d'excitation perverse.

Minuit allait sonner à l'horloge de la grande salle et le dîner touchait à sa fin. Ni le comte ni ses vassaux, évidemment, n'avaient touché à leurs assiettes, mais personne ne semblait l'avoir remarqué. Le baron de Kempster, ainsi qu'il se faisait appeler, venait de faire don à l'Asile des orphelins de Londres d'une somme de vingt mille livres sterling – un montant considérable, bien supérieur à celui initialement annoncé – et ce banquet était tenu en son honneur. Assise à sa droite, Lady Harriet Waddington, jeune nièce de l'un des présidents du

directoire, riait très fort aux plaisanteries qu'il lui glissait. De toute évidence, elle avait bu plus que de raison.

– Pourquoi guignez-vous mon corsage de la sorte ?

– Ce n'est pas lui que je surveille, madame, c'est votre jugulaire externe.

La jeune femme pouffa et vida son verre d'un trait.

– Grands dieux ! Je vais finir par croire que vous êtes l'un de ces vampires sanguinaires dont les gazettes nous rebattent sans cesse les oreilles ces derniers temps !

– Allez savoir.

Elle voulut répliquer mais son voisin venait de se lever, coupe à la main. Au tintement de cuillère, toutes les conversations se turent.

– Mesdames, messieurs, monsieur le président . . .

Assis face au baron, ses comparses attendaient la suite avec impatience. Ce genre de mascarade les ravissait.

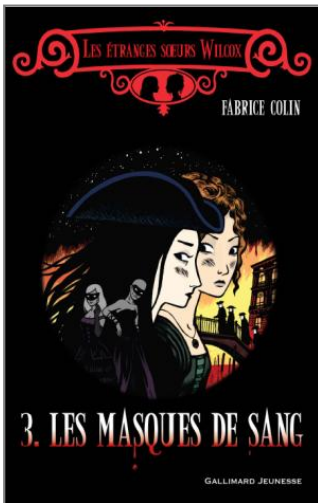
– Tout d'abord, lança leur suzerain, laissez-moi vous dire la joie et l'honneur que me fait votre présence, ici, à Watford, dans un endroit voué à la réparation des injustices et des peines. Depuis sa fondation, en 1813, et son installation en ces murs il y a bientôt vingt ans, cet orphelinat est demeuré un modèle constant d'honnêteté et de sérieux. Je rends hommage aujourd'hui à Son Altesse royale le prince de Galles, qui posa la première pierre du présent édifice en 1869, et à vous tous, rassemblés ici, qui avez œuvré depuis à la préservation de ses principes fondateurs : pourvoir aux besoins d'enfants de familles respectables, que de tragiques circonstances ont privés de l'affection d'un père. Au cours de l'année écoulée, près de dix-huit mille livres ont été consacrées à l'habillement, aux soins et à l'éducation des

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois provenant de forêts plantées et cultivées expressément pour la fabrication de la pâte à papier.

Mise en pages : Karine Benoit

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN : 978-2-07-063716-4
Numéro d'édition : 179850
Dépôt légal : février 2011

Achevé d'imprimer en France par CPI Firmin-Didot



Les masques de sang Fabrice Colin

Cette édition électronique du livre
Les masques de sang de *Fabrice Colin*
a été réalisée le 22 février 2011
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070637164).
Code Sodis : N47232 - ISBN : 9782075018463.
Numéro d'édition : 179850.